

Chers amis,

Je vous adresse, ainsi qu'à René Lew, ce qui suit dans un unique envoi spatio-temporel qui est un des privilèges du courrier numérique.

Et, pour rajouter une dimension, je précise que le nom de cet *Un-envoi* est *la Lysimaque* en vous rappelant que son fondateur insiste à dire que c'est là le nom du « *combat de la dissolution* »...

Cette double adresse dans un seul et même envoi recèle une étonnante complexité d'inclusion-exclusion. Par exemple, que votre adresse est ni intérieure ni extérieure à l'adresse de René Lew, et réciproquement. Ou encore, que ça n'écrit pas de la même façon le nom propre comme modalité de l'énonciation qui s'écrit ici. (...)

Mais ça écrit, aussi, que ces deux adresses ne circonscrivent pas le tout de l'adresse dont l'énigme déplace plus loin *l'enjeu* même de ce qui suit ici vers un questionnement autre et qui en est, peut-être, le dénouement :

« *Y a t'il un écrire direct ?* »

Cher René,

Les sept envois (du 17 novembre 2012 au 11 janvier 2013) comme autant de vos positions (*verbales de l'acte*) méritent, chacune, toute notre attention, c'est-à-dire une lecture qui *diffère*...

Je souscris, en effet, particulièrement à la position : (5) *Différer* en tant que ce verbe déploie de multiples ressources logico-sémantiques comme passages à l'acte des hétérogénéités constitutives d'un collectif qui s'appuie, en plus, sur de l'écrit.

Ça me renvoie au fort titre d'une revue qui a marqué mon trajet analytique : "*cahier de lectures freudiennes*" dont l'enjeu, dans le champ analytique, *reste oublié* depuis sa disparition.

Enjeu qui concerne "*le dire direct*" qui est l'objet même de cette lecture que je vous propose.

Je débute donc par un *différent* si important qu'il en vient à ouvrir la lecture de la série des positions. Ce différent porte sur la position : (4) *Proférer*.

Voici donc ce que vous en écrivez :

« Quand Lacan interroge dans "L'étourdit" quant à savoir s'il peut y avoir un dire direct, cela m'étonne. Car je tiens qu'il n'y a de dire qu'*au travers des dits*, ou d'énonciation qu'au sein et à la base des énoncés et que cette énonciation échappe *dans* les énoncés qu'elle implique. Alors peut-il y avoir un dire sans dit ? Je ne le pense pas, même si cela signifie pas qu'un dit soit une proposition énoncée. »

Cet étonnement aurait été de bonne augure s'il ouvrait, comme chez les Grecs de l'Antiquité, au questionnement dont nous sommes encore les héritiers.

Non, l'étonnement se trouve forclos dans votre réponse - à juste titre négative.

Pourtant, cette fermeture de la réponse se révèle doublement en tant qu'elle s'étaie sur les arguments même de Lacan que vous semblez lui rétorquer comme s'ils n'ouvraient pas la question même qu'il pose : « *Y a t'il un dire direct ?* »

Il y a donc, d'abord, à s'entendre sur la complexité et la difficulté de la question, ici, posée.

Je ne dirai pas que la question s'équivaille à : « *Y a t'il un dire sans dit ?* » ; énoncé qui n'appelle qu'une réponse définitivement négative comme vous le précisez avec raison.

Je dirai que ce qui est ici questionné, c'est l'existence même *d'une troisième instance* entre «les deux interlocuteurs» du dire, et plus précisément entre le psychanalysant et le psychanalyste.

Voici comment s'étaie ce préalable de l'entente de la question dans «L'étourdit» :
« *Il est facile de rendre cela (que le dit ne va pas sans dire) sensible dans le discours de la mathématique où constamment le dit se renouvelle de prendre sujet d'un dire plutôt que d'aucune réalité, quitte, ce dire, à le sommer de la suite proprement logique qu'il implique comme dit.* » (...)
« *J'ai dit discours de la mathématique. Non langage de la même. Qu'on y prenne garde pour le moment où je reviendrai à l'inconscient, structuré comme un langage, ai-je dit de toujours. Car c'est dans l'analyse qu'il s'ordonne en discours. Reste à marquer que le mathématicien a avec son langage le même embarras que nous avec l'inconscient, à le traduire de cette pensée qu'il ne sait pas de quoi il parle, fût-ce à l'assurer d'être vrai (Russell).* » p.452-453 des «Autres écrits»

Après quoi s'énonce la question qui nous entretient et qui s'énonce ainsi dans le texte de Lacan :

« *Je métaphoriserai pour l'instant de l'inceste le rapport que la vérité entretient avec le réel. Le dire vient d'où il la commande. Mais ne peut-il y avoir aussi dire direct ?* »

Et de quoi cette question nous entretient-elle, sinon de l'embarras que nous partageons avec le mathématicien : *que le dit ne se soutient d'aucune réalité mais constamment se renouvelle de prendre sujet d'un dire dont on ne sait pas de quoi il parle.*

Alors rentrons maintenant, avec Lacan, dans notre question par la «réponse» qui s'impose comme seuil : comment il ne saurait y avoir de dire direct ?

« *Le dire de Freud s'infère de la logique qui prend de source le dit de l'inconscient. C'est en tant que Freud a découvert ce dit qu'il existe.*

En restituer ce dire est nécessaire à ce que le discours se constitue de l'analyse (c'est à quoi j'aide), ce à partir de l'expérience où il s'avère exister. (...)

« *Ce dire n'est pas libre, mais se produit d'en relayer d'autres qui proviennent d'autres discours. C'est à se fermer dans l'analyse que leur ronde situe les lieux dont se cerne ce dire.* »

Donc non seulement, il ne saurait y avoir de dire direct ; mais la troisième instance qui fait du dire un dire indirect entre analysant et analyste : c'est le dire de Freud dont la logique prend de source le dit de l'inconscient.

L'enjeu est politique.

Car sommes nous à la hauteur de ce privilège du discours de l'analyste qui le sépare du discours du mathématicien, malgré l'embarras qu'ils partagent ?

Ou comment ne pas forclorre que c'est dans le discours de l'analyste que se ferme la ronde des discours qui situe les lieux dont se cerne le dire de Freud ?

« *... il n'y a pas le moindre accès au dire de Freud qui ne soit forcloré - et sans retour dans ce cas - par le choix de tel analyste.* »

Or les discours, nous dit Lacan, « *cernent le dire de Freud comme réel, c'est-à-dire de l'impossible, lequel s'annonce : il n'y a pas de rapport sexuel.* »

Qui puisse s'écrire, faudrait-il ajouter.

En effet, c'est la place et la fonction uniques de l'écriture de Freud qui situent toutes nos écritures au-delà de toutes adresses.

Cet au-delà est le pendant de la méprise du sujet supposé savoir, au-delà qui se révèle aussi dans l'absence de synonymie entre l'écriture et l'écrit contrairement au dire et au dit comme vous le notez de la langue française.

Peut-être est-ce moins du côté du dire que du côté de l'écriture que se déploie la hauteur de l'enjeu de notre discours en tant que la lisibilité de l'impossible diffère ?

C'est là le contexte qu'ouvrent les questions du dire direct puis de l'écriture direct par où la question du nom de Freud ne se résout pas dans les méditations métaphysiques qui ontologisent le nom propre.

Peut-être est-ce ce contexte qu'ouvre le texte testamentaire «L'homme Moïse et la religion monothéiste» ?

Texte dont le scandale *d'écritures-lectures* n'est pas encore arrivé jusqu'à nous...?
Ou encore, Freud serait le passeur de Moïse dont les lettres demeurent brisées ...?

Car l'inaccessible se borde du discours indirect entre Moïse et Freud que révèle l'inédite écriture de ce dernier où « *nous nous trouvons devant des exemples de la survivance de ce qui fut un jour victorieusement le sommet de la vie, survivance se manifestant à travers tout ce qui se consume ou se retourne contradictoirement, sous forme de la plus véridique des possessions.* » Lettre de Lou Andreas-Salomé à Freud à propos de «L'homme Moïse et le religion monothéiste».

avec mes meilleurs sentiments,
Frédéric Dahan
le 23 février 2013